

Notre société prise de méfiance

L'ère du soupçon crée la séduction du simplisme en politique

Simon Laflamme

Département de sociologie,
Université Laurentienne, Sudbury

NOTRE SOCIÉTÉ est celle de la méfiance. Tout le monde découvre un « autre » aux intentions louches. Cet autre surgit dès lors qu'une position est prise de façon plus ou moins définie, qu'un sentiment d'appartenance à un groupe se manifeste de façon plus ou moins distincte : c'est le souverainiste pour le fédéraliste, l'anglophone pour le francophone, les deux peuples fondateurs pour l'autochtone, le politicien pour l'électeur...

La malveillance, elle, se révèle aussitôt que cet autre « se commet » de quelque manière dont on puisse apercevoir qu'elle est conforme à la nature qui lui est prêtée ou dont il se réclame.

Cette attitude a pour corollaire une vision naïve des relations humaines. La société n'apparaît pas comme le terrain de rapports complexes, comme une réalité se produisant indéfiniment; elle se présente comme le résultat des continuelles manigances des autres. Dieu n'est plus le régent de l'histoire; la religion n'explique plus le monde. À cette idéologie, toutefois, s'est substituée une mystique tout à fait comparable.

Il y a toujours des maîtres du monde, de même que des diaboliques et des divins. Dieu est toujours du côté des victimes, et les victimes sont toujours chez soi. Dans cette logique rudimentaire, le diable prend encore des figures humaines, s'incarne dans des personnages. Ces êtres, caricaturés par le langage médiatique, s'universalisent. Et plus l'image circule, plus elle est invoquée; plus elle est invoquée, plus elle est vraie.

Qu'on exorcise Brian Mulroney et autres Lucifer et le Canada connaîtra la prospérité, l'harmonie... Les desseins de Dieu ne sont plus la cause de tout. Ce sont des humains déshu-

manisés, qui empêchent l'avènement du bien envisagé par soi. Chacun oublie que les autres humains sont aussi dépourvus que soi-même, que les dénouements historiques ne découlent pas des stratagèmes mais des luttes des stratagèmes — imaginés partout — et de leurs rapports avec les impondérables.

Voir clair en l'autre

L'esprit scientifique, critique de la modernité, voit clair en l'autre. Il devine les raisons, les causes cachées de tous ses faits et gestes, il reconstruit ses scénarios. Avec assurance, suspicion et colère. Il se valorise en s'imaginant qu'il découvre ses complots. Que d'esprits perspicaces ne commentent-ils pas les moindres déclarations de tel politicien!

On a qu'à écouter les propos des personnages politiques, que les journalistes font inéluctablement parler dès que leur adversaire dit quelque chose, qu'à écouter les interventions sur les nombreuses tribunes téléphoniques. Tout le monde comprend l'autre dans sa petitesse. Tout autre, quel qu'il soit, a tort, ne peut agir que mesquinement.

Animateur de ce système d'opposition, le journalisme cherche frénétiquement des autres; car, l'altérité est incontournable, infaillible. S'il y a opposition, le système est sauvé! L'agressivité, dans tout cela, témoigne de la difficulté pour une position à admettre la vérité qui doit lui être contraire, à faire coexister sa propre vérité avec celle de l'autre. On le voit très bien dans la dénonciation par les souverainistes de toute personne qui oserait soulever quelque obstacle au projet d'indépendance. Cette personne ne peut que vouloir effrayer. Le souverainiste en vient ici à avoir peur qu'on lui fasse peur, tout instruit qu'il est.

Dans cette propension à débusquer la mauvaise foi des autres, dans cette généralisation de la méfiance, chacun veille à ne pas reconnaître que

l'autre est soumis aux impératifs de sa position en tant que sociale. Car en le faisant, il s'oblige à admettre le droit à la différence en même temps que la similitude et la relativité des positions.

L'inflation et la mystification de l'altérité ont ainsi pour effet d'occulter le fait que l'autre n'est pas absolument « autre ». Car, la révélation des similarités ne peut qu'obliger à prendre des positions sociales compliquées. Or, la démocratie contemporaine s'accommode mal de ce qui n'est pas simple, simpliste; elle n'admet pas les idées qui ne soient ni vraies ni fausses, les partis qui se différencient mal les uns des autres.

Le vote ne peut être qu'exclusif, si illusoire soit cette exclusivité; une position ne peut être que la négation d'une autre, si superficielle soit cette négation. Nos institutions politiques ne peuvent pas traiter de problèmes aussi compliqués que ceux où les divers éléments apparaissent à la fois aussi semblables que différents.

Tout doit être simple

Dans la politique moderne, tout doit être simple. La simplicité est garante de vérité. La moindre complication est suspecte, annonce une volonté de manipulation, révèle un autre. Et le simplisme évolue d'autant plus aisément qu'il connaît un autre.

C'est pour cette raison, d'ailleurs, que des anglophones s'inventent un méchant francophone pour populariser des politiques ultra-conservatrices — déjà simplistes en elles-mêmes. Les institutions politiques se voient obligées de traiter les populations comme des masses imbéciles en proposant des projets dépourvus de complications en même temps, souvent, que de finesse. Les populations, elles, affirment qu'on les traite comme des imbéciles dès que ce qu'elles entendent n'a pas la transparence de la phrase courte, celle donc, en matière politique, de l'indétermination au réel, voire du vide

L'absolutisation de la différence favorise l'émergence d'idéaux étroits qui, grâce à leur étroitesse, donne l'impression d'une inexorable vérité. Cette vérité, en retour, séduit par son simplisme même. Mais, ces idéaux valent moins par leur logique intrinsèque que par l'autre qu'ils dénoncent.

La force du Reform Party, ce n'est pas sa politique, c'est la mauvaise foi du francophone; la force du fédéralisme, ce n'est pas le fédéralisme, c'est la puérilité du souverainisme; la force du souverainisme, ce n'est pas le souverainisme, c'est l'impossibilité du fédéralisme; la vérité de l'Amérindien, ce n'est pas l'Amérindien, c'est l'horreur du non-Amérindien.

Dans une société où les modes de pensée et les valeurs se généralisent, où les formes de la critique se superposent, où les institutions politiques transcendent maintes différences, la similitude (quelle qu'en soit la teinte) s'impose, menace la démocratie. Pour contrer cette menace, la démocratie réinvente la diversité. Mais cette invention n'est possible que dans l'illusion de l'altérité, ou plutôt dans la création d'autres absolument autres.

C'est dans ce cadre que Bourassa et Parizeau doivent constamment montrer qu'ils sont absolument distincts l'un de l'autre, que les Amérindiens ne doivent rien partager avec les Blancs. Que les néo-démocrates doivent être d'accord avec les conditions du Québec, mais s'opposer au Québec.

En fait, les réalisations de la consommation moderne, de la communication moderne ont rendu insensées les institutions de la démocratie moderne. Au lieu de se transformer, ces institutions fabriquent des entités sociales qui leur permettent de ne pas modifier l'ordre du monde ou de le modifier en laissant intacte le système d'inflation de l'altérité et de généralisation de la méfiance.